Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 71 (1983)

Heft: [10]

Artikel: [Ruth Dreifuss : la force tranquille du féminisme syndical] : (suite de la p. 15)

Autor: Lempen, Silvia / Dreifuss, Ruth

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-276949

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

rien d'autre. (...) Je crois que les femmes qui arrivent à peindre, à s'exprimer vraiment, sont beaucoup plus libres qu'un homme, parce qu'elles ont fait un tel effort sur elles-mêmes pour se dire : « Peu importe si ça plaît ou si ça ne plaît pas ». Si elles ont fait le pas, c'est vraiment une nécessité.

V. A. Croyez-vous qu'une femme a moins d'ancêtres peintres qu'un homme ? C'est-à-dire, moins de pères, en quelque sorte ?

G. H. Oui, sûrement. Disons de maîtres. Si elle va chercher, on peut aller chercher dans la broderie, dans la fabrication des pains. Là, je crois qu'elle a tout autant d'ancêtres que les hommes.

V. A. Et vous, en avez-vous cherché ou pas ?

G. H. Oui, dans la préhistoire, dans les pots, dans les vases et les signes de cette décoration, qui semblait complètement anodine. La poterie était souvent faite par des femmes. Disons qu'elles ont toujours créé, mais elles ne le savent pas. Elles ont toujours fait quelque chose. Il y a aussi simplement la femme qui s'habille ou qui fait ses habits. Je pense à ma mère qui tient à aller chez la couturière. Mon père faisait des chapeaux, donc il créait des têtes, il couvrait la tête. Il faisait un personnage. Moi, je me disais : ma mère, elle ne fait rien, mais ce n'est pas vrai. Si je repense à mon tablier d'école qu'elle inventait, aux tissus qu'elle choisissait, à la cuisine qu'elle faisait, il y avait des tas de gestes quotidiens où elle créait et je pense que c'est dans le quotidien que la femme a créé. Si elle va se chercher des maîtres dans le passé, dans la grande peinture, elle ne va pas en trouver. Car les rares femmes qui ont peint au XVIIIe siècle, quand elles connaissaient un grand peintre, ou bien elles devenaient leur modèle ou bien leur femme de ménage, ou bien elles arrêtaient de peindre parce qu'elles avaient des enfants. Ce n'était pas facile. Je pense qu'une femme qui a des enfants, elle a créé déjà une bonne part de sa vie. Elle a déjà fait une belle œuvre. On lui reproche d'arrêter de peindre, mais elle n'en sent peut-être plus la nécessité. (...)

Valentina Anker est née à Padoue en 1938. Après des études de langues, linguistique, esthétique et arts du spectacle dans différentes universités européennes, elle obtient en 1976 un doctorat ès lettres à l'Université de Genève, où elle enseigne comme maître-assistante pendant deux ans. Auteur d'un livre sur Max Bill, elle prépare actuellement le catalogue raisonné de l'œuvre d'Alexandre Calame au Musée d'Art et d'Histoire de Genève.

La relève des Muses, entretiens avec des femmes artistes (Ed. l'Age d'Homme) va sortir de presse en ce mois d'octobre. Prix de l'édition courante (avec 20 reproductions hors-texte des linogravures en noir et blanc) : 50 francs.

(Suite de la p. 15)

ces travailleurs-là que nous souhaitons la baisse du nombre des heures de travail pour le même salaire.

Faire sauter tous les carcans

Cela étant dit, il n'est pas question de faire entrer les femmes dans de nouveaux carcans. Tous les carcans doivent sauter. Nous n'avons pas de modèle à imposer ni même à proposer à quiconque. Pour nous, la revendication de l'égalité est une revendication à caractère libertaire.

Dans ce même esprit, nous ne voulons pas non plus condamner le modèle familial traditionnel, qui a assuré le bonheur de beaucoup de gens, même si nous partageons avec les mouvements féministes le désir de lui enlever la qualité de modèle contraignant.

FS L'année dernière, au moment où il était question de lancer une nouvelle initiative sur l'avortement (projet qui a finalement été abandonné), votre double charge de secrétaire de l'USS et de secrétaire de la commission féminine vous a placée dans une situation embarrassante. Les femmes de l'USS souhaitaient en effet que le texte de l'initiative comportât la clause du remboursement par les caisses-maladie, alors que l'USS elle-même avait un autre point de vue. Cet épisode reflète-t-il un malaise d'ordre général entre les organismes centraux et les commissions féminines ?

R. D. Non, je ne crois pas. Ma position personnelle est un peu particulière. Il est parfois difficile de servir deux maîtres ! Mais les tensions sont dans l'ensemble très supportables.

Propos recueillis par **Silvia Lempen**

(Suite de la p. 28)

Les milieux conservateurs l'admettent évidemment avec moins de facilité. Quant aux villages, nous sommes bien accueillies et n'avons aucun problème de communication avec le public. Les femmes en particulier sont des spectatrices enthousiastes et se montrent désireuses d'en savoir plus. Lors des débats, elles nous interrogent sur notre activité. Bien entendu, le choix du théâtre en tant que profession leur est encore difficile pour des raisons économiques et sociales. Il leur faudrait quitter la sécurité du village pour un métier sans garantie.

FS Et au sein des milieux de théâtre, quelle est la position des femmes ?

L. T. Malgré le nombre considérable de comédiennes, la mise en scène, notamment, reste le domaine des hommes. Une seule femme, comédienne depuis une quarantaine d'années, a réalisé de nombreuses mises en scène. Deux autres comédiennes de sa génération ont tenté l'aventure, mais elles ont abandonné en cours de route. Ce qui est compréhensible lorsque l'on songe à la difficulté de la tâche pour une femme. En effet, il n'est pas possible de tout oublier jusqu'au lendemain après une journée de répétitions. La mise en scène vous occupe pleinement jusqu'à la création finale. C'est donc une entreprise beaucoup plus compliquée intellectuellement, psychiquement et même administrativement pour une mère de famille. A moins qu'elle ne parvienne à se libérer totalement de ses soucis quotidiens pendant la période des répétitions. Les jeunes générations de femmes n'hésitent pourtant pas à se lancer dans la mise en scène, tant au théâtre qu'au cinéma.

Par ailleurs, il arrive que les comédiennes conservent leur nom de famille en se mariant. C'est ce que j'ai fait à cause de mon père, mais aussi parce qu'en cours de carrière, il est difficile de modifier un nom qui a fini par être votre carte de visite.

FS Et votre expérience théâtrale ?

L. T. J'ai débuté comme comédienne en 1968 et exercé par la suite comme assistante à la mise en scène. J'ai cependant acquis une solide expérience en mise en scène de théâtre amateur avant de monter des spectacles de professionnels. Les spectacles où j'ai dirigé les lycéens furent un grand enrichissement pour moi. En 1980, ma première mise en scène professionnelle a été une pièce de Garcia Lorca, la **Maison de Bernarda Alba.** Le village espagnol où se déroule la pièce et les villages anatoliens se ressemblent étonnamment. J'ai ensuite réalisé la mise en scène d'une pièce pour les enfants, basée sur une série de contes populaires dont le personnage principal était un adolescent d'une quinzaine d'années. Nous avons modernisé les éléments, adapté les personnages et les faits à la société actuelle. Je voulais que l'enfant spectateur se sente proche du personnage. Je crois que nous avons réussi.

A l'avenir, j'aimerais développer ce rapport de l'enfant au théâtre dans le cadre du théâtre d'Etat, où je travaille, qui a les moyens de se rendre jusque dans les villages les plus isolés. Si j'aspire au théâtre pour enfants, c'est que je crois au théâtre comme forme d'enseignement par le jeu, comme un divertissement plein d'exigence. Pour les enfants, c'est une formation de base qui leur permettra de devenir des spectateurs avertis plus tard. C'est aussi, pour eux, un moyen d'entrer en contact avec une culture ancienne très riche, rejetée par une certaine forme de modernisation. Les retrouvailles avec cet héritage culturel leur ouvrent la voie pour créer à partir de leurs propres racines et de leur identité propre.

Propos recueillis par **Sima Dakkus**